

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

TT

Still Life

Peinture
et installationAnne-Laure
Sacriste| Jusqu'au
20 février,
galerie municipale
Julio Gonzalez,
Arcueil (94).
Tél. : 01 46 15 09 75.

Il est des parcours artistiques patients, discrets, éloignés de l'industrie culturelle et des trompettes de la renommée que Georges Brassens jugeait « *bien mal embouchées* ». Le silence et la solitude siéent à la peinture. Anne-Laure Sacriste chemine donc lentement. On la sait passionnée par une nature domestiquée et sophistiquée : il y a dix ans, s'inspirant de la grande cascade du bois de Boulogne, elle s'était aventurée sur les traces du peintre symbolique suisse Arnold Böcklin et de son *Ile des morts*, célèbre tableau dont il existe cinq versions peintes entre 1880 et 1886. Mais de cette œuvre présurréaliste dont s'emparèrent la bande dessinée et le cinéma de science-fiction (de Philippe Druillet et Manara jusqu'à *l'Alien* de Ridley Scott), Anne-Laure Sacriste ne retint que l'étrangeté et les contrastes lumineux. Elle lui apporta de la douceur et de la fragilité. La cascade devint un rêve.

« *La sensation, pour la plupart, quand elle n'est ni douleur ni volupté isolée, ne leur est qu'un événement de passage ou qu'un signe*, écrit Paul Valéry ¹. Elle se réduit à un commencement que rien ne suit. » Chez Anne-Laure Sacriste, la sensation demeure, se déploie, se transforme. Dans les derniers tableaux, l'eau chutant existe toujours mais seule, débarrassée du lac où dans l'onde noire se reflétaient les rochers et la végétation. La cascade n'est plus qu'un long et sinuant ruban de lumière, un signe dans l'obscurité qui, répété sur une même toile, évoque quelque mystérieuse calligraphie

arabe. Ainsi se précise la sensation initiale, abstraite, née d'une contemplation émerveillée et métamorphosée en peinture.

Dans ce même texte sur Corot, Valéry écrit qu'il y a « *des aspects, des formes, des moments du monde visible qui chantent* » – ce que Georges Bataille appelait des « *miracles* ». Pour Anne-Laure Sacriste, ce peuvent être l'eau ruisselant le long des rochers artificiels du bois de Boulogne, la jungle recomposée d'un jardin japonais, et même encore, ultime domestication, le motif floral d'une tenture ancienne, celle qu'elle utilisa l'été dernier pour réaliser *Rideau(x)*, une installation dans le temple de Shimogamo, à Kyoto, au Japon. Ce motif est minutieusement reproduit et multiplié en noir, sur un fond monochrome cuivré ou irisé. La même monochromie et la même irisation enluminent les jungles (*Green Yoshida*), morceaux d'un espace végétal exotique et luxuriant où la peinture, ici, dégouline du dessin comme une pluie chaude sur la nature un jour d'été.

Pour les deux, les *Rideau(x)* et les jungles, domine l'impression de se trouver face à une œuvre à la fois gravée et peinte – le dessin noir, fin, précis, minutieux, et les couleurs des fonds que l'artiste reprend dans des tableaux abstraits (trois larges bandes verticales) affirmant ainsi la nature et la qualité de la lumière : elle naît de la matière, des limbes du tableau. Ce pourrait être une leçon ; c'est pour le moins un plaisir raffiné, malgré le lieu d'exposition un peu brutal – une longue vitrine digne d'un supermarché occupe la façade. Aussi, quelques tortues en céramique posées sur des tapis de yoga habitent et égaiant un peu le vide de l'espace créé par la paroi de verre – Anne-Laure Sacriste s'est formée au Japon, cet été, auprès d'un maître céramiste. Et puis elle aime installer. Chacune de ses expositions mêle aux tableaux des mises en scène qu'une vidéo parfois anime. Ces dernières sont souvent romantiques, discrètement nostalgiques, aussi. Ici, ce sont des tortues. Au Japon, l'animal est symbole de chance et de longévité – en France, de lenteur et de sagesse ●

¹ « *Autour de Corot* », dans *Pièces sur l'art*, 1934.



Green Yoshida, morceaux d'un espace végétal exotique et luxuriant. Acrylique sur toile, 2015.